

Le Cornet à dés, un centenaire toujours alerte

La francophonie célèbre cette année le centième anniversaire de la première édition du *Cornet à dés*, le recueil qui ouvrit une voie nouvelle à la poésie en prose et répandit le nom de Max Jacob. Constamment réédité chez Gallimard, *Le Cornet* apparaît également en plusieurs versions illustrées dont émerge, toujours chez Gallimard, une édition de 1948 illustrée somptueusement par Jean Hugo, le peintre ami de Cocteau et de Radiguet.



Christopher Wood (1901-1930), *Portrait de Max Jacob*, 1929, huile sur carton, 80,5 × 64 cm. Dépôt du musée national d'Art moderne au musée des Beaux-Arts de Quimper. © Musée des Beaux-Arts de Quimper.

De Max Jacob (1876-1944) et Jean Hugo (1894-1984), le premier est certainement le plus renommé. Pour Max : un fonds à la bibliothèque municipale de Quimper, une association des Amis de Max Jacob éditrice des *Cahiers* et des *Lettres* de Max Jacob, une attention jamais démentie de la maison Gallimard, concrétisée par une disponibilité constante de ses textes et une fortune littéraire exceptionnelle : plus de dix biographies, autant de livres de témoignages, exégèses et essais par dizaines, cinq thèses de doctorat et autant de catalogues d'exposition... Pour Jean : une édition partielle de ses mémoires et pas de recension de la peinture, pas d'édition de la correspondance ou si peu, pas de fonds d'archives consultable, pas de maison ni de musée dédié...

Max Jacob et Jean Hugo

Ils sortent de milieux aussi différents que possible : petits artisans bretons pour l'un, grande bourgeoisie parisienne pour l'autre, et abordent la vie dans des situations matérielles diamétralement opposées : grande pauvreté pour Max, aisance matérielle pour Jean au moins jusqu'au milieu de sa vie. Mais ils se retrouvent sur des points plus essentiels : culture classique, enracinement dans le XIX^e siècle,

expression à la fois par le dessin et l'écrit, dévouement total à l'œuvre. Beaucoup de similitudes aussi entre leurs personnalités : discrétion, spiritualité, sens de l'amitié... et leurs parcours : collaboration avec les grandes figures de l'avant-garde, Cocteau et Picasso notamment, avant la conversion au catholicisme et la concentration sur l'œuvre.

Pas d'amitié continue entre eux mais des rencontres fréquentes dans le voisinage d'amis communs, surtout dans les années 1920. Max ne fera pas le voyage de Lunel quand Jean s'y sera installé et Jean ne verra de Max à Saint-Benoît-sur-Loire qu'un nom sur une plaque de marbre, en 1947, ainsi qu'il le raconte dans ses *Carnets* à la date du 12 août 1947 : « Saint-Benoît-sur-Loire. Dans la basilique, faisant pendant aux noms des morts de 1939-1940 et 1944-1946, une plaque de marbre noir : 5 mars 1944 / Max Jacob / le poète pénitent de Saint-Benoît / mort au camp de Drancy. La rue de la poste s'appelle Max Jacob. On m'a montré la maison de Mme Persillard [la dernière logeuse de Max Jacob à Saint-Benoît-sur-Loire] avec ses clochetons de tôle, ses dentelles de fonte, et ses broderies de brique, rue Orléanaise, à côté du café de la Ville. »

C'est pourtant à Jean Hugo que Gallimard confie après-guerre l'illustration du *Cornet à dés*, l'œuvre emblématique du poète. Il en résulte une création qui n'est ni de Max ni de Jean mais de la sensibilité du premier éclairée par celle du second, qui est une œuvre en soi et un modèle de communion entre auteur et illustrateur, entre texte et image.

Jean Hugo

Jean est né Hugo mais il est moins Hugo que Ménard et Dorian, ses ancêtres maternels. Il n'a connu ni Victor, ni son grand-père Charles Hugo, et son père Georges à peine, à partir



Anonyme, Jean Hugo, Max Jacob et Jean Cocteau (de gauche à droite), 1928, photographie. © DR.

de sa 19^e année. Il naît et il grandit à Auteuil dans l'hôtel particulier de ses grands-parents maternels : Paul Ménard, le député radical de l'Hérault, propriétaire en Petite-Camargue de mas viticoles où Jean va résider à partir de 1929, et Aline Dorian, de la lignée des sidérurgistes de la Loire, amie de Blum et de Zola, fondatrice et militante de la Ligue des droits de l'homme.

Ami de Cocteau et de Radiguet, de Paul Éluard et René Char, de Satie, Auric et Poulenc, il eut une première existence parisienne, de peintre et surtout de décorateur, entre son retour des tranchées en 1919 et son départ pour Lunel en 1929, une seconde de peintre et d'illustrateur jusqu'à sa mort, 55 ans plus tard. Il laisse une œuvre considérable : toiles

et dessins par milliers, plusieurs dizaines de vitraux et autant de décors de théâtre, une centaine de livres illustrés... Peintre autodidacte, formé par le voisinage des maîtres sur les murs de ses grands-parents maternels et les cimaises des musées parisiens, il est aussi écrivain, auteur chez Actes Sud de deux volumes de souvenirs qui sont un témoignage essentiel sur la vie intellectuelle et artistique de la première moitié du XX^e siècle : *Le Regard de la mémoire (1914-1945)* et *Carnets (1946-1984)*. Il s'inscrit ainsi dans une lignée de peintres-écrivains ouverte un peu avant lui par quelques très rares artistes qui se sont exprimés sous ces deux formes : Eugène Delacroix, Eugène Fromentin, Marc Chagall...

Ci-contre :

Max Jacob,
Le Cornet à dés,
illustrations de
Jean Hugo, 1948,
Paris, Gallimard,
page de
couverture.
© Adagp, 2017.

Page de droite :

Max Jacob, *Le
Cornet à dés*,
illustrations de
Jean Hugo, 1948,
Paris, Gallimard,
© Adagp, 2017.



Jean Hugo va illustrer de 1920 à sa mort en 1984 une centaine d'ouvrages (dont une bonne moitié chez son ami Pierre-André Benoit) de quelque quarante auteurs, dans des formats étagés entre le gigantesque (pour lui, 130 x 80 mm) des 12 gravures pour les *Actes présumés de saint Alban de Nant* chez PAB en 1968 et le minuscule 15 x 15 mm de la gravure illustrant le poème *Bouquet* de PAB en 1980, mais plus proches généralement du second que du premier. Quelques sommets dans ce corpus, avant *Le Cornet à dés* de 1948 : *Roméo et Juliette* de Jean Cocteau au Sans Pareil en 1926 (réédité en anglais par la Société Folio en 1950), *Le Miroir magique* chez Jeanne Bucher en 1927, *Orphée* de Jean Cocteau

chez Stock en 1927, *Le Perroquet vert* de Marthe Bibesco chez Jeanne Walter en 1929, *Climats* d'André Maurois chez Chamontin en 1929, *An Inland Voyage* de Robert Louis Stevenson chez l'éditeur américain Overbrook Press en 1938, *Au temps du Bœuf sur le toit* de Maurice Sachs pour la *Nouvelle Revue critique* en 1939, *En avril 1944 : Paris respirait encore* de Paul Éluard pour la Galerie Charpentier en 1945, *L'imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ* dans une traduction de Lamennais aux Arts et Métiers graphiques en 1946. Soit une dizaine d'illustrations en 20 ans. Dix seulement mais de textes majeurs de Cocteau, Maurois, Stevenson, Éluard... et avec une fidélité exemplaire à l'esprit du texte.

Le Cornet à dés illustré par Jean Hugo

Ce n'est donc ni à Picasso, ni à André Derain, ni à aucun des illustrateurs habituels de Max Jacob que Gallimard, à la sortie de la guerre, confie l'illustration du *Cornet à dés* mais à Jean Hugo. Pourquoi lui ? Probablement pour la réputation de respect de l'auteur qu'il s'est bâtie au fil des livres. Toutefois Jean s'attaque là à un défi d'une dimension inhabituelle. Il a donné quatre burins à Raymond Radiguet pour *Les Joues en feu*, huit pointes-sèches à Francis Jammes pour *Pomme d'Anis*, 29 gouaches à André Maurois pour *Climats* et 23 à Stevenson pour *An Inland Voyage*... Il va donner 113 gouaches pour le *Cornet* de son ami Max Jacob. Cinq fois plus que pour chacune de ses œuvres précédentes et à venir ! Et nettement plus que les quatre gravures cubistes de Picasso pour le *Saint Matorel* de Max Jacob en 1911 ou son unique *Arlequin* pour l'édition initiale du *Cornet à dés* en 1917. 113 gouaches qui seront gravées sur bois par l'atelier parisien de Jules Germain, Robert Armanelli et André Marliat et imprimées, à Paris également, sur les presses de Jourde et Allard (« successeurs de M. Jourde, pressier à bras »), en 422 exemplaires sur vélin pur chiffon des Papeteries de Lana (36 accompagnés d'une suite des gravures et numérotés 1 à 36, 360 numérotés 37 à 396, 26 hors commerce). Quant à la symbiose entre le texte si tendre, si neuf, si désopilant parfois de Max Jacob et les compositions, les silhouettes, les couleurs si expressives des vignettes de Jean Hugo, elle ressort, tout simplement, d'un parcours dans le *Cornet à dés*.

Henri Gourdin,
écrivain, biographe

Bibliographie sélective

Jean Hugo, *Voyage à Moscou et à Leningrad*, Cercle d'Art, 1953, Actes Sud, 1984.

Jean Hugo, *Le Regard de la mémoire*, Actes Sud, 1983, 1989 (Babel), 1994.

Jean Hugo, *Carnets*, Actes Sud, 1994.

Max Jacob, *Le Cornet à dés*, Gallimard poésie, 1945 à 2003.

Max Jacob, *Œuvres*, Gallimard quarto, 2012.

Henri Gourdin, *Les Hugo*, Grasset, 2016.



Fable sans moralité

« Il y avait une locomotive si bonne qu'elle s'arrêtait pour laisser passer les promeneurs. Un jour, une automobile vint cahoter sur sa voie ferrée. Le chauffeur dit à l'oreille de sa monture : "Ne dresserons-nous pas procès-verbal ? — C'est jeune, dit la locomotive, et ça ne sait pas." Elle se borna à cracher un peu de vapeur dédaigneuse sur le sportsman essoufflé. »

Max Jacob, *Le Cornet à dés*, Gallimard 1948, p. 117.

M. le Président de la République visite l'exposition d'horticulture

« De hauts palmiers si gracieux qu'on se croirait en Algérie, tant par leur attitude que par leur altitude ! De hauts palmiers ! furent-ils ou seront-ils de plâtre seulement hélas ! C'est une tête énorme là-dessous comme d'un conte du Petit Poucet l'Ogre ! Il dort ? Non, il sourit et sa main qui cache le ciel, cet énorme ciel d'Algérie, sa main qui vole pour faire croire à la nuit passant au feuillage épais d'un doigt léger revient avec un peu de poussière à l'index. Ah ! Ah ! madame la femme de ménage ? [...] Ah ! Ah ! le décor change : ce sont les dahlias qui sont géants : rouges, blancs, disposés comme pour une chromolithographie et monsieur le Président, le Petit Poucet maintenant est bien riche pour soulager des parents bûcherons de palmiers. »

Max Jacob, *Le Cornet à dés*, Gallimard 1948, p. 81.



Quand le bateau fut arrivé aux îles...

« Quand le bateau fut arrivé aux îles de l'océan Indien, on s'aperçut qu'on n'avait pas de cartes. Il fallut descendre ! [...] Les îles étaient semées partout. En haut de la falaise, on aperçut de petits nègres avec des chapeaux melon : "Ils auront peut-être des cartes !" Nous prîmes le chemin de la falaise : c'était une échelle de cordes ; le long de l'échelle, il y avait peut-être des cartes ! des cartes même japonaises ! nous montions toujours. Enfin, quand il n'y eut plus d'échelon (des cancre en ivoire, quelque part), il fallut monter avec le poignet. »

Max Jacob, *Le Cornet à dés*, Gallimard, 1948, p. 41.

